CARTOGRAFIE SOCIALI
Rivista di sociologia e scienze umane
Anno I, n. 2, novembre 2016

Direzione scientifica
Lucio d'Alessandro e Antonello Petrillo

Direttore responsabile
Arturo Lando

Redazione
Elena Cennini, Anna D'Ascenzio, Marco De Biase, Giuseppina Della Sala, Emilio Gardini, Fabrizio Greco, Luca Manunza

Comitato di redazione
Marco Armiero (KTH Royal Institute of Technology, Stockholm), Tugba Basaran (Kent University), Nick Dines (Middlesex University of London), Stefania Ferraro (Università degli Studi Suor Orsola Benincasa, Napoli), Marcello Maneri (Università di Milano Bicocca), Önder Özhan (Università di Ankara), Domenico Perrotta (Università di Bergamo), Federico Rahola (Università di Genova), Pietro Saitta (Università di Messina), Anna Simone (Università Roma Tre), Ciro Tarantino (Università della Calabria)

Comitato scientifico
Fabienne Brion (Université Catholique de Louvain -la-Neuve), Alessandro Dal Lago (Università di Genova), Didier Fassin (Institute for Advanced Study School of Social Science, Princeton), Fernando Gil Villa (Universidad de Salamanca), Akhil Gupta (University of California), Michalis Lianos (Université de Rouen), Marco Martiniello (University of Liège), Laurent Mucchielli (CNRS - Centre national de la recherche scientifique), Salvatore Palidda (Università di Genova), Michel Peraldi (CADIS - Centre d'analyse et d'intervention sociologiques), Andrea Rea (Université libre de Bruxelles)

"Cartografie sociali" is a peer reviewed journal

BISOGNA DIFENDERE L'UMANITÀ

I DIRITTI UMANI TRA PRATICHE DI GUERRA, RELAZIONI DI POTERE, MOBILITÀ INTERNAZIONALE E RESISTENZE

A cura di Marco De Biase e Stefania Ferraro

MIMESIS

SUOR ORSOLA
UNIVERSITY PRESS

Pubblicazione semestrale: abbonamento annuale (due numeri): € 45,00

Per gli ordini e gli abbonamenti rivolgersi a:
ordini@mimesisedizioni.it
L'acquisto avviene per bonifico intestato a:
MIM Edizioni Srl, Via Monfalcone 17/19
20099 - Sesto San Giovanni (MI)
Unicredit Banca - Milano
IBAN: IT 59 B 02008 01634 000101289368
BIC/SWIFT: UNCRITM1234

Cartografie sociali è una rivista promossa da URiT, Unità di Ricerca sulle Topografie sociali.

Direzione e Redazione della rivista hanno sede
presso l'Università degli Studi Suor Orsola Benincasa
Via Suor Orsola 10 - 80132 Napoli (Italy)
www.unisob.na.it
cartografiesociali@unisob.na.it
cartografiesociali.rivista@gmail.com

UNIVERSITÀ DEGLI STUDI
SUOR ORSOLA
BENINCASA
FACOLTÀ DI
SCIENZE
DELLA FORMAZIONE

MIMESIS EDIZIONI (Milano – Udine)
www.mimesisedizioni.it
mimesis@mimesisedizioni.it

Isbn: 9788857539331
Issn: 2499-7641

© 2016 – MIM EDIZIONI SRL
Via Monfalcone, 17/19 – 20099
Sesto San Giovanni (MI)
Phone: +39 02 24861657 / 24416383
Fax: +39 02 89403935

Registrazione Tribunale di Napoli n. 37 del 5 luglio 2012

INDICE

Editoriale: guerre per i diritti/guerre ai diritti?
Globalizzazione e crisi della democrazia
di Marco De Biase e Stefania Ferraro 9

MAPPE

Esclusione identitaria e inclusione selettiva: la marcatura biopolitica della governamentalità neoliberale
di Laura Bazzicalupo 23

For a "constituent" conception of citizenship and "hosting right"
di Tito Marci 43

Humanitarian tarzanism: the discursive tension between inequality and solidarity
di Pierluigi Musarò 63

The global governance of human rights under neoliberalism
di Diego Giannone 81

Mémoire de guerre
Lieux communs et hors champs mémoriels
di Philippe Mesnard 97

ROTTE

Potere discrezionale e politiche securitarie
Le chèque en gris dello Stato alla polizia
di Didier Fassin 119

Governing immigration through crime at the street level
The metamorphosis of an immigration detention centre in Belgium
di Andrew Crosby 145

The (local) medical worker
Understanding the act of bearing witness through a reorientation of *testis*, *superstes*
di Shubranshu Mishra 167

«I didn't cross the border, the border crossed me»
Le mobilità palestinesi attraverso il confine tra Egitto e Striscia di Gaza
di Lorenzo Navone 193

La démocratie en Irak après la guerre
Entre représentations, rhétoriques et stratégies d'ordre
di Stefania Ferraro 213

RILIEVI

L'intégration et l'Europe: quels enjeux?
di Carla Mascia 241

Caporali and *gangmasters*
A comparative study of informal labour intermediation and workforce reproduction practices in Italy and the U.K. A research in progress
di Sara Angiuoni 261

Una genealogia dei movimenti sociali latinoamericani: esperienze di resistenza e produzione di nuove pratiche
di Marta Vignola 287

Mafias et mobilité internationale
Les mafias italiennes entre stéréotypes consolidés et retour à une perspective marxienne
di Marco De Biase 307

Gli apolidi della metropoli
La povertà come frontiera del diritto alla casa. Il caso Napoli dagli anni Cinquanta a oggi
di Giuseppe Daniele De Stefano 331

WUNDERKAMMER

Per la mia eroica resistenza
Scritti per la libertà
a cura di Elena Cennini 351

TRAVELOGUES

Bisogna cambiare lessico
di Fabrizio Greco 371

The marks of capital
di Lucio Castracani 377

Marco De Biase

MAFIAS ET MOBILITÉ INTERNATIONALE
Les mafias italiennes entre stéréotypes consolidés et retour à une perspective marxienne

Abstract:

This article aims at analysing the relation between the dominant approaches to the study of Italian mafias and the actual growth of these criminal organizations abroad. Firstly, I will try to explain how the majority of these socio-economic and anthropological studies have fostered, on one side, the criminalization and stereotyping of Italians and, on the other hand, the reproduction of a "liberal falsification" of mafia phenomena which did not help to frame an effective fight against organized crime (Vercellone, Lebert 2001; Santino 2006). In conclusion, I will propose the discussion of a different theoretical framework. This approach tends to go beyond the classic interpretive paradigms about mafias, investigating the dynamics of the capitalist market economy and the relational system in which criminal organizations are rooted and conduct profitable economic activities interacting with the society, policy makers and institutions (Santino 2006; Braudel 1979).

Keywords:

Italian mafias, South of Italy, Organized Crime, Capitalist Market Economy.

Non seulement le crime est normal,
mais il est facile de prouver qu'il a bien des utilités.

Karl Marx, Bénéfices secondaires du crime

1. *Introduction*

À partir des premières décennies du XX siècle jusqu'à aujourd'hui des innombrables travaux scientifiques ont abordé le thème de la criminalité organisée et se centrent spécifiquement sur le rapport entre pouvoirs criminels et société et entre activités mafieuses et mobilité internationale (Fijnaut, Paoli 2004; Ruggiero 1996).

Dans cet article, j'essaierai de vous décrire la continuité entre les principaux courants de recherche qui se sont penchées sur l'étude des mafias italiennes et l'essor de ces organisations criminelles à l'étranger, en mettant en évidence que beaucoup de ces analyses socio-économiques et anthropologiques ont contribué, d'un côté, à la criminalisation et stéréotypisation des Italiens et, de l'autre côté, à la reproduction d'une sorte de falsification libérale des phénomènes mafieux qui n'aide pas à encadrer une lutte sérieuse contre la criminalité organisée (Vercellone, Lebert 2001; Santino 2006). Ensuite, je vous proposerai la discussion d'un cadre théorique différent. Ce cadre propose de dépasser les paradigmes interprétatifs classiques sur les mafias en enquêtant sur les dynamiques de l'économie de marché capitaliste et le système relationnel où s'enracinent et se reproduisent les activités mafieuses dans leur rapport à la société, à la politique et aux institutions (Santino 2006; Braudel 1979).

D'abord, mon article se déroulera à travers la mise au point de quatre axes critiques principaux:

1) l'analyse des stéréotypes scientifiques sur lesquels s'est enracinée l'idée, soutenue par certaines courants d'étude, que la mafia s'inscrit dans la nature culturelle des individus du Sud de l'Italie et d'un contexte sous-développé. Je vous parlerai aussi de comment cette idée a été, à plusieurs reprises, adaptée aux analyses des relations entre communautés italiennes à l'étranger et diffusion des mafias dans le contexte migratoire (Sanfilippo, Palidda 2012).

2) L'analyse des deux courants d'études contemporaines les plus importantes sur le déplacement international des mafias, c'est-à-

dire le courant de la «criminalité transnationale globalisée» et celui de l'Ecole de criminologie d'Oxford (Varese 2011; Shelley 1999; Sterling 1995; Gambetta 1993).

3) L'analyse de la spectacularisation des mafias vise à proposer des réflexions critiques sur l'exceptionnel succès international du roman sur la mafia napolitaine "Gomorra" et de son auteur Roberto Saviano (2006) qui ont marqué les discours sur les mafias au cours des dernières années (Dal Lago 2010; Santino 2011).

Ensuite, afin de vous proposer un cadre théorique différent, je discuterai une série de recherches peu exploitées au niveau international qui nous offrent beaucoup de pistes à suivre pour mieux comprendre les mafias italiennes dans les processus d'accumulation de l'économie de marché capitaliste (Santino 2006; Vercellone, Lebert 2001). Ces recherches ne se focalisent pas sur les questions culturelles inhérentes aux criminalités organisées mais sur les catégories de «bourgeoisie mafieuse» et du «paradigme de la complexité» pour expliquer la capacité des mafias italiennes à se reproduire partout dans les réseaux sociaux au sein des dynamiques économiques et politiques du système capitaliste (Santino 1994; 2006).

2. *Mafias et culturalisme. Du Sud de l'Italie aux Little Italies*

Le Sud de l'Italie est depuis longtemps au centre de l'attention de plusieurs écrivains, intellectuels et scientifiques qui, au fil des années, ont produit des travaux ciblés sur la culture des populations méridionales (Moe 2002).

L'imaginaire construit par ces travaux est vraiment vaste et démarre par les narrations orientalistes du "Grand Tour" (Goethe, Hugo, Dickens) jusqu'au aux recherches socio-anthropologiques et politiques qui se sont focalisées sur le Sud du pays entre les années 1950 et 1990 du XX siècle (Moe 2002; Petrillo 2011; Schneider 1998; Banfield 1958; Putnam 1993).

Mais, c'est surtout atour de l'histoire complexe de l'Unité de l'Italie en 1861 que les discours discriminatoires sur le Sud se renforcent lorsque le Nord du pays cherche à légitimer l'annexion violente des territoires méridionaux. C'est au cours de cette période que se développe l'Ecole italienne d'anthropologie positiviste qui théorisera, à travers la science de la phrénologie, les spécificités de la "race méridionale" affectée par toute une série de caractéristiques ataviques et négatives comme la tendance au crime, la

prostitution, l'individualisme, la désorganisation, la rébellion, la passivité et le manque de volonté par rapport au travail (Lombroso 1876; Niceforo 1898).

Le représentant le plus réputé de cette école est l'anthropologue socialiste Cesare Lombroso (1876), auteur de l'ouvrage *l'Homme délinquant* dans laquelle il décrit l'Italie du Sud de la façon suivante:

> le Midi (le Sud de l'Italie) est la balle de plomb qui empêche les progrès les plus rapides du développement civil de l'Italie; les méridionaux sont des êtres biologiquement inférieurs, des semi-barbares ou des barbares complets pour un destin naturel (*Ivi*, p. 43).

Ces descriptions des méridionaux n'appartiennent seulement à une époque lointaine où, évidemment, il n'y a pas que les études de l'école positiviste qui ont versé dans cet excès, mais également beaucoup d'autres travaux critiques sur le sujet (Hobsbawm 1959). Par exemple, on retrouve aussi les écrits d'Antonio Gramsci (1970) sur la "question méridionale". Toutefois, on ne peut pas nier, en regardant l'histoire du Sud de l'Italie et les multiples narrations discriminatoires et racistes dont elle a été l'objet, que les points de vue de l'école d'anthropologie positiviste ont bien marqué l'imaginaire sur le Mezzogiorno, en laissant un héritage fort qui a été utilisé à plusieurs reprises soit par des politiciens que par des scientifiques. Il suffit de penser qu'il y a trois ans, Richard Lynn (2010), un psychologue de l'Université de l'Ulster dans le Royaume Uni, a mené une recherche sur le quotient intellectuel des Italiens en expliquant que les gens du Sud de l'Italie sont moins intelligents que ceux du Nord à cause de la proximité historique et géographique du Proche-Orient ou de l'Afrique du nord des territoires méridionaux (Lynn 2010).

Donc, c'est dans un cadre scientifique colonisé par ces théories positivistes développées à partir de l'occupation des provinces du Sud par les armées du Nord, qu'on peut comprendre certaines études socio-anthropologiques et politiques qui, de manière différentes et sans utiliser le concept de "race méridionale" ont essayé d'expliquer les problèmes sociaux du Sud de l'Italie, en mettant en évidence les différences par rapport au Nord. A ce propos, je me réfère surtout au travail de l'anthropologue américain Edward Banfield (1958) qui, pendant les années 1950, a étudié, par le biais d'une approche ethnographique, une communauté de la région Basilicata (Montegrano), et qui a conclu que les gens de cette communauté étaient affectées par le "familisme amoral", c'est-à-dire par un *éthos* immanent et atavique qui faisait primer les liens familiaux sur les liens sociaux. C'est à cause de ces stratifications culturelles

que, selon Banfield, les communautés du Sud de l'Italie n'arrivent pas à achever un développement social collectif et restent arriérées par rapport aux autres (Banfield 1958). De même manière, après environ 25 ans, le politologue américain Robert Putnam (1993) a abordé le thème du sous-développement des communautés du Sud de l'Italie et, bien qu'il se focalise sur le concept de "capital social", il arrive aux mêmes conclusions que Banfield, en expliquant que le retard du Sud s'inscrit dans un manque de "coopération sociale" qui empêche le développement des structures démocratiques (Putnam 1993). Même si Putnam emploie la catégorie de "sens civique" et non celle de "culture", il soutien que le manque de conscience civile collective au Sud tire ses racines de l'époque des dominations normandes qui – au Sud, à la différence du Nord où il y a eu l'expérience des communes – auraient renforcé une sorte d'incapacité à s'associer pour atteindre des objectifs collectifs (*Ibidem*).

C'est dans ce contexte scientifique qui soutient que les populations du Sud de l'Italie doivent être rapprochées avec celles "des sauvages pays africains" ou un passé de dominations toujours vivant et non avec la culture démocratique européenne, que s'enracine l'idée que les mafias sont une caractéristique intrinsèque à la nature des méridionaux.

Donc, cet imaginaire collectif de stéréotypes et préjugés dessine les contours d'une sorte d'orientalisme interne ou, comme l'ont défini certains anthropologues, un *orientalism in one country* (Schneider 1998) qui marque profondément la majorité des études qui se penchent sur les mafias comme un problème culturel des gens du Sud de l'Italie ou d'un contexte socio-économique et politique sous-développé.

Au milieu de ce scenario, il faut placer la thèse de l'anthropologue sicilien Giuseppe Pitrè (1913, p. 46) – à plusieurs reprises reformulée par d'autres scientifiques – qui soutient que «la mafia n'est pas une secte ni une association, elle n'a pas de règles ni de statuts...la mafia est la conscience de son propre être, le concept exagéré de la force individuelle». Selon Pitré (*Ibidem*), la mafia est «comme une hardiesse apparente et secrète d'âme, un orgueil, une fierté», c'est-à-dire un sentiment spirituel, un sens de justice primordial inscrit dans la population sicilienne qui a toujours dû se confronter avec l'absence des institutions publiques. Donc, selon Pitrè, la mafia est une forme de résistance naturelle aux prépotences et fait partie d'une population qui a été toujours repoussée aux marges de l'Etat. De cette façon, l'anthropologue sicilien rejoint les thèses de Lombroso, même s'il cherche à donner à cet «esprit intrinsèque de mafia des Siciliens» (*Ibidem*) une acception positive de rébellion.

Ces constants jettent les bases d'une série de recherches nationales et internationales qui prennent le parti des analyses culturalistes des mafias italiennes vues comme des formations sous-culturelles qui ont grandi au sein d'un contexte arriéré où la pauvreté et la misère étaient les traits constitutifs de la culture de la population. C'est le cas de l'étude de Henner Hess (1970) sur la Sicile qui, bien qu'il affirme que les mafias ne sont pas des entités sans règles comme l'ont soutenu Pitré et d'autres auteurs après lui, il emploie le paradigme culturaliste pour analyser les mafias comme des structures organisées qui se sont développées comme des groupes d'autosecours. Ces groupes, selon Hess, seraient le résultat d'une sous-culture partagée par toute la population sicilienne.

En même temps, il y a eu beaucoup de recherches socio-anthropologiques concernant les migrants italiens à l'étranger qui ont traité, entre autres, la diffusion des mafias ou des activités mafieuses comme le racket, le blanchiment d'argent etc... De cette manière, ces quartiers italiens ont été étudiés comme des conformations de nature pathologique, déconnectées du reste de la ville où elles étaient situées (Harney, Scarpacci 1981), en diffusant les stéréotypes et les préjugés sur l'émigration italienne et sur la criminalité atavique des immigrées italiens (Luconi 2012; Sanfilippo, Palidda 2012).

Même des études, conçues dans une perspective non culturaliste, comme celles de l'école de Chicago de Harvey Zorbaugh (1929), en passant par la recherche de Herbert Gans (1982) sur un quartier sicilien de Boston, ont attiré l'attention sur la forte culture ethnique des communautés italiennes et non sur le rôle joué par ces conformations urbaines par rapport aux contextes problématiques des villes américaines. Ces constats se retrouvent également dans le célèbre travail ethnographique de William Foote Whyte (1943), *Street corner society*, où l'auteur analyse un quartier de Boston habité par des immigrés italiens de première et de seconde génération. Whyte s'est premièrement focalisé sur l'analyse des bandes de jeunes italiens de ce quartier jugé dangereux et criminel par le reste de la ville. Cette recherche qui est, à mon avis, parmi les premiers travaux qui ont bien saisi la dimension très relationnelle des pratiques mafieuses liées aux contextes sociaux, politiques et économiques d'immigration, s'est quand-même concentré sur le fait que les migrants italiens restent ancrés dans leur culture d'origine pensée comme un élément statique et immanent qui empêche leur intégration et favorise la diffusion d'activités mafieuses (*Ibidem*).

Une autre contribution sur ce sujet est celle des anthropologues Francis et Elisabeth Ianni (1972) qui ont étudié les activités légales et illégales

d'une famille mafieuse d'origine italienne à New-York et qui ont analysé, à nouveau, les pratiques mafieuses comme une forme de résistance culturelle. Les auteurs ont bien démontré les implications économiques et politiques d'une famille mafieuse opérante à New York, mais ils ont expliqué ces dynamiques criminelles à travers des fortes relations de parenté qui ont, d'une part, résolu le bouleversement causé par l'émigration et, d'autre part, ont été à la base de la formation des activités mafieuses. En tout cas, c'est toujours la culture du Sud de l'Italie qui revient.

En effet, sur ces bases scientifiques, et à travers beaucoup d'autres travaux historiques et sociologiques que je ne peux pas discuter dans l'espace imparti, s'est sédimenté dans les médias et l'opinion publique un imaginaire sur les migrants italiens. Cet imaginaire prend comme point de départ les images des vielles femmes qui arrivent à Ellis Island avec des valises en carton et la tête couverte par un foulard, et qui poursuit par les processions religieuses dans les *Little Italies*, la mythologie atour des spaghettis aux boulettes et les figures à la fois romantiques et cruelles des gangsters et des mafieux comme Al Capone (Sanfilippo, Palidda 2012).

3. *Mafias, mobilité internationale et stéréotypes contemporains*

Dans cette partie, je voudrais montrer comment certains stéréotypes sur les mafias italiennes, qui ont été forgé par une partie de la littérature socio-anthropologique plutôt ancienne, se retrouvent dans certaines recherches socio-économiques plus récentes qui se focalisent sur les relations entre déplacement des mafias et mondialisation.

Au cours des dernières décennies, deux courants d'études ont principalement dominé le débat académique et public relatif au rapport entre les mafias et l'émigration et à la capacité des organisations criminelles de se déplacer des lieux d'origine de l'émigration: celui sur «la criminalité transnationale globalisée» (Sterling 1995; Shelley 1999; Williams 2001; Castells 2001) et celui de l'École de criminologie d'Oxford (Reuter 1987; Gambetta 1993; Varese 2011).

Les hypothèses du premier groupe de chercheurs lient la diffusion du crime organisé à la mondialisation et à l'augmentation des flux migratoires (Sterling 1995). Les mafias, selon ces chercheurs, sont des véritables multinationales du crime de plus en plus indépendantes d'un territoire spécifique et libérées de la souveraineté qui est à la base du système de l'État moderne. Donc, les organisations criminelles, favorisées par la démolition des barrières linguistiques et la facilité d'émigrer, se déplacent comme

des grandes multinationales en créant des filiales dans d'autres régions du monde afin d'exploiter d'autres marchés, de la main-d'œuvre pas chère ou des territoires riches en matières premières (Shelley 1999). Donc, cette approche soutient que les mafias sont des organisations "liquides" (Bauman 2000) et autonomes qui réalisent des affaires partout dans le monde. Cette liquidité ne se réfère pas à la disponibilité de l'argent cash, mais à une version de la modernité dans laquelle le contrôle du territoire a été remplacé par une fluidité qui n'est pas bien spécifiée. À ce titre, les mafias sont une sorte de "pieuvre universelle" (Sterling 1990) qui se mettent ensemble ou se combattent selon les intérêts en jeu. Ce point de vue est très diffusé dans plusieurs milieux institutionnels et politiques occidentaux.

Par contre, les hypothèses, beaucoup plus profondes, du second groupe de chercheurs soutiennent que la transplantation des mafias n'est pas chose simple et, avec l'arrivée de la mondialisation et la diffusion des flux économiques mondialisés, les organisations criminelles peuvent acquérir des ressources simplement en les achetant sur le marché sans avoir la nécessité d'ouvrir des filiales à l'étranger (Varese 2011). La présence des mafias loin de leurs lieux d'origine n'est pas le produit de la mondialisation mais bien l'effet de la répression des États qui exporte les problèmes dans d'autres pays (*Ibidem*). Selon ce qui est décrit par Reuter (1987) et Gambetta (1993), les mafias ne se déplacent pas des lieux d'origines en conditions de normalité. Même si les mafieux ne se déplacent pas par choix, ils optent quand même pour des lieux où ils ont de contacts (parents, amis etc.). Mais, la présence de certains mafieux à l'étranger ne signifie pas automatiquement l'enracinement des mafias dans ces contextes (Varese 2011). Au contraire, un mélange de facteurs est nécessaire afin de permettre aux mafias de s'enraciner dans un contexte qui n'est pas le leur. L'enracinement d'une organisation criminelle étrangère est plus probable quand sa présence dans ce contexte se vérifie lors de l'ouverture de nouveaux marchés qui ne sont pas efficacement réglés par les autorités publiques locales (Gambetta 1993). Donc, là où la transplantation des mafias aboutissent dans des territoires plus ou moins lointains, cela arrive parce qu'il y a une demande de "protection criminelle" (Varese 2011), c'est-à-dire la présence de grands marchés illégaux, de la spéculation immobilière, l'orientation générale de l'économie vers l'exportation – ou pas –, des accords de cartels et l'incapacité de l'Etat à résoudre de façon rapide et efficace les différents conflits locaux qui tendent à générer ce type de demande.

Selon Varese et Gambetta, les mafias ne se déplacent pas facilement parce qu'elles ont une fonction très forte de médiation des conflits dans les lieux d'origine. Cependant, la présence de mafieux émigrés en raison

de la répression des institutions ou des affiliés à la mafia qui ont émigré pour améliorer leur condition de vie peut enraciner l'organisation criminelle dans certains lieux plus ou moins développés dans lesquels les pouvoirs publics sont faibles (Gambetta 1993). Dans ces contextes, les institutions peuvent s'avérer incapables de garantir les "droits de propriété" et, de cette manière, elles permettent l'émergence d'une demande extra légale de protection (*Ibidem*). Donc, selon l'école d'Oxford, là où les institutions ne gouvernent pas l'économie, les mafias s'enracinent, et, dans le cas contraire, cet enracinement échoue (Varese 2011; Gambetta 1993).

Cette littérature, souvent, n'est pas parvenue à saisir en profondeur le complexe enchevêtrement entre les phénomènes mafieux et les contextes relationnels dans lesquels ils s'installent. D'ailleurs, ces études n'ont pas complétement répondu à la question de l'enracinement des mafias dans certaines réalités économiques, politiques et sociales totalement différentes par rapport à celles d'origine, c'est-à-dire l'Italie du Sud. En plus, l'approche sur le "crime transnational" se laisse aller à une analogie superficielle entre migrations et mafias dans le contexte de la mondialisation en proposant à nouveau la théorie que les mafias italiennes ou russes à l'étranger sont le résultat d'une exportation criminelle, voire culturelle. En même temps, elle tend à confirmer les stéréotypes les plus courants, même dans les discours des médias, sur les mafias en tant que "pieuvre universelle" qui, dans notre cas, a la tête en Sicile ou dans le Sud de l'Italie et les tentacules ailleurs dans le monde. La figure de la pieuvre renvoie à une typologie d'organisation pyramidale et hiérarchique basé sur le boss, sa famille etc.

Par contre, le second courant, celui de l'école d'Oxford, même s'il apporte des analyses économiques beaucoup plus ciblées, reproduit des stéréotypes anciens en se basant, en grande partie, sur une des vieilles "théories du déficit" utilisées afin d'interpréter les phénomènes mafieux, c'est-à-dire le déficit de l'État là où les mafias s'installent facilement comme acteurs pour la régulation économique. De cette manière, les mafias seraient des contre-pouvoirs qui remédient au manque des institutions dans certains territoires où les équilibres du capitalisme libéral ne sont pas bien gardés. Nous pouvons déduire de cela que les mafias sont des acteurs qui prennent naissance là où les mécanismes de la démocratie capitaliste ne marchent pas. Evidemment, ces chercheurs se réfèrent principalement au Sud de l'Italie, un territoire sous-développé dans l'imaginaire commun où les processus démocratiques déclenchés lors de l'Unité du pays n'ont jamais été achevé. Dans ce cas, il n'y a qu'un pas entre les stéréotypes et préjugés ataviques sur la structure sociale de l'Italie du sud, au manque de capital social à la Putnam

(1993), à l'aspiration atavique de la population à se construire comme anti-Etat et à être affectée par le "familialisme amoral" (Banfield 1958).

4. *Les mafias italiennes sur la scène contemporaine: le succès international de Gomorra*

Les deux approches que je viens d'aborder – plus d'autres études sur les mafias enracinée dans une idée du Sud de l'Italie à mon avis orientaliste – on peut les retrouver, transformé dans un langage sensationnaliste, au milieu de la narration des mafias la plus bouleversante des dernières années, c'est-à-dire le roman *Gomorra. Viaggio nell'impero economico e nel sogno della camorra* écrit par l'écrivain napolitain Roberto Saviano (2006). Ce roman a été est publié en Italie par les éditions Mondadori en avril 2006 et en quelques années le livre a été traduit en 53 langues en vendant environ quatre millions d'exemplaires dans le monde (De Biase 2014a).

Gomorra a été présenté comme un livre qui a provoqué le débat et a laissé des traces profondes dans l'histoire de l'édition italienne et la conscience des lecteurs. Le livre vise à amener les lecteurs les plus réceptifs, mais surtout ceux qui se sentent moins concernés, à comprendre la force de pénétration de la mafia italienne, en particulier de la *camorra* napolitaine. Saviano se propose d'amener le lecteur, par une technique narrative captivante, crue, violente et spectaculaire, à faire un voyage dans l'empire économique de la camorra napolitaine, à travers le récit de différents épisodes liant la dimension territoriale du pouvoir *camorriste* à sa force de ramification internationale, au sein de l'économie de marché globalisée. *Gomorra* n'a été donc pas présenté comme un roman, mais comme une sorte d'ethnographie *sui generis*, une enquête écrite au jour le jour par le jeune auteur qui raconte la terrible réalité de sa terre (*Ibidem*). Cela s'inscrivait dans la lignée de la stratégie éditoriale de la maison d'édition mais a simultanément propulsé Saviano sur la scène publique au titre d'un expert de mafia, dans un pays comme l'Italie où le problème historique des criminalités organisées reste confiné à ses dimensions médiatiques, culturelles et judiciaires au détriment de celles sociales et politiques (Dal Lago 2010). *Gomorra* n'a été quasiment jamais présenté comme un roman et les interventions publiques de l'auteur n'ont été jamais interprétées comme les paroles d'un écrivain, mais comme les réflexions d'un homme qui a lui-même vécu le drame de la criminalité, et qui dit "la vérité".

A l'aune de ces constats, le "phénomène *Gomorra*" et le "phénomène Saviano" doivent être nécessairement analysés et discutés parce qu'ils re-

présentent une partie importante du débat international contemporaine sur les mafias italiennes (De Biase 2014a).

Gomorra et les interventions publiques de Saviano qui ont suivi le livre s'inscrivent dans une politique qui se déclare neutre. Saviano a affirmé, à plusieurs reprises, que sa vérité sur la *camorra* n'est ni de droite ni de gauche. En effet, le style de l'auteur, son langage pendant ses interventions, présentent des tranches de Bien et de Mal, et la *camorra* n'apparait jamais comme un phénomène social, mais comme un drame qui est reproduit avec un schéma manichéen, dans lequel le Mal est incarné par la monstruosité sous humaine des *camorristes*, et le Bien par les héros civiques de la morale incorruptible (Dal Lago 2010). Donc, on y trouve en présence d'une manière de d'écrire les mafias qui retombe dans le culturalisme et qui lie l'héroïcité de la lutte contre la mafia à l'essentialisation et à la naturalisation des criminels, et très souvent aux contextes dans lesquels le crime a dégradé et perverti territoire et société (De Biase 2014a). En ce sens, dans *Gomorra*, les traits monstrueux et bestiaux prennent le dessus dans la description de la *camorra*, des *camorristes* et des territoires du Sud de l'Italie. En conséquence, *Gomorra* n'apporte rien de neuf, non seulement parce qu'il ne dit rien qu'on ne sache déjà sur les pouvoirs mafieux en Campanie (même au niveau judicaire), mais également parce qu'il s'inscrit dans le débat classique sur les mafias et l'anti-mafia en Italie qui, depuis plus de vingt ans, a marginalisé toute représentation du crime qui ne s'aligne pas sur l'opposition absolue et culturaliste entre Bien et Mal (Dal Lago 2010; Santino 2011).

Dans ce cadre, Saviano compare continuellement les mafias à la peste, à des métastases, à un cancer à extirper et ceci au moyen d'un langage baroque et "dégoûté" qui cherche à susciter une sorte de rejet chez ses lecteurs, mais qui fait fi, de façon impardonnable, de toute la dimension sociale de la criminalité organisée (De Biase 2014a). Donc, ce processus stylistique, dans *Gomorra*, devient le moyen de décrire une humanité à l'écart, comme le Chinois du port (Saviano 2006, pp. 6-17) ou la jeune fille Annalisa Durante tuée dans un quartier populaire de Naples (*Ivi*, pp. 126-143), à travers des stéréotypes ethnicisant et culturalistes qui, aussi bien dans le cas de Chinois que de la jeune fille, se réfèrent à un orientalisme séculaire et grossier.

Donc, *Gomorra* si d'un côté a fait apparaitre un soif de connaissance de la force des pouvoirs criminels, de l'autre côté il n'a pas comblé les nombreuses lacunes dans l'interprétation en reproduisant, non sans risque, une image stéréotypée d'une réalité, comme celle du Sud de l'Italie, historiquement défigurées par les classes dirigeantes italiennes, accompagnée

d'un racisme incontrôlé, amenant à justifier des veritables opérations de colonialisme intérieur (De Biase 2014a; Petrillo 2011).

En outre, j'ai noté dans le livre *Gomorra*, au-delà de ce que j'ai déjà dit, des points de réflexion très importants à propos de l'idée de mafia que Saviano apporte sur les relations entre les mafias, l'économie globalisée, la politique et le contexte social. Sur ces différentes dimensions, *Gomorra* n'ajoute effectivement aucun élément d'analyse de la *camorra* napolitaine et, à part le récit des relations entre criminalité organisée, économie globalisée et quelques figures professionnelles, il n'éclaircit jamais le point principal des pouvoirs criminels, à savoir le rapport avec la politique, d'un côté, et avec la société de l'autre (Santino 2011). De ce point de vue, *Gomorra* est un livre qui peine à atteindre le cœur de la mafia napolitaine, qui ne donne aucun nom important (en dehors des personnes déjà inculpées), qui explique clairement que dans ces vastes réseaux, les mafias ne sont souvent seulement qu'un acteur parmi d'autres (De Biase 2014a). En effet, dans *Gomorra*, on ne trouve pas les noms des banques qui protègent les investissements des criminels, des financiers qui spéculent pour le compte de la *camorra*, des avocats, des notaires, des entrepreneurs et, enfin, des fonctionnaires qui appartiennent au réseau qui est le cœur et la force des mafias en Italie (Santino 2011). Pour ces raisons, *Gomorra* devrait être lu, à mon avis, comme un roman *pulp* dans lequel on raconte le *far west* de la *camorra*, et non comme un livre qui aide à comprendre la complexité du phénomène *camorriste* en Campanie, et de sa capacité à atteindre des territoires très éloignés de son lieu d'origine.

Cette dimension spectaculaire et contradictoire du "phénomène Saviano" j'ai eu l'occasion de la découvrir sur le terrain au cours de ma recherche sur la transformation mafieuse d'un village en Campanie (De Biase 2011). J'ai pu constater que beaucoup de jeunes chômeurs très proches à la mafia napolitaine avaient lu *Gomorra*, ils avaient regardé le film et écouté les interventions de Saviano à la télévision. À ce propos, je me souviens une soirée du mois d'avril 2010, pendant que j'étais dans un petit café de ce village fréquenté par les jeunes de *camorra*. Il était presque 21 heures quand un adolescent de 16 ans entre dans le café avec un pistolet dans les mains et il dit à son copain: «On va faire comme dans le livre de Saviano, enfile-toi le gilet pare-balles et je vais te tirer dessus. Comme ça on peut tester si tu es vraiment fort pour ça» (De Biase 2014a, p. 7). Cet épisode, et beaucoup d'autres que j'ai personnellement vécus, n'aident pas à comprendre ce que les jeunes de *camorra* ou le *camorristes* pensent vraiment de Saviano, s'ils se sentent vraiment menacés par ses discours. Par contre,

ça aide à réfléchir sur la dimension spectaculaire de "Saviano/Gomorra" qui est devenu patrimoine commun de tous, y compris des mafieux. Donc, ce phénomène ne semble pas être, pour nous tous ou pour les jeunes de *camorra* de ma recherche, une fenêtre par laquelle regarder les dynamiques qui conduisent une communauté et des jeunes d'un petit village vers la délinquance mafieuse dans un système d'inégalités sociales. Au contraire, ce phénomène, comme toutes les opérations médiatiques et commerciales sur les mafias à la *Scarface*, *The Godfather*, *The Sopranos* etc. (très appréciés dans les milieux criminels) sont un écran où les communautés frappées par les mafias et même les mafieux regardent la désespérance et la violence de leur vie décrites à la manière d'une parodie. Marx (1969), dans son livre *le 18 Brumaire de Louis Bonaparte*, écrivait que l'histoire se répète toujours deux fois, la première comme tragédie, la deuxième comme farce. Selon moi, ceci s'illustre clairement dans les épisodes des jeunes de *camorra* évoqués auparavant.

5. *Mafias, processus d'accumulation et économie de marché capitaliste: l'essor de la «bourgeoisie mafieuse»*

À la lumière des réflexions proposées au cours des sections précédentes, je voudrais discuter d'un cadre théorique alternatif enraciné dans une perspective marxienne qui peut favoriser une analyse des mafias italiennes autant dans les contextes originaires qu'ailleurs, en essayant de dépasser les plusieurs stéréotypes.

Cette approche démarre de l'hypothèse que les mafias n'opèrent pas en absence de l'Etat ou contre l'Etat, mais concourent avec d'autres acteurs institutionnels à l'organisation politique de la société. Sur ce terrain et en base aux différents contextes, les mafias exercent plus ou moins une *hégémonie*, au sens gramscien du terme (Gramsci 1975; Sanfilippo, Palidda 2012).

Ce constat prend racine dans une série de recherches peu exploitées au niveau international et qui théorisent le "paradigme de la complexité" (crime, accumulation, pouvoir, code culturel, consensus social) afin de comprendre la mafia sicilienne (Santino 1994). Ce paradigme analyse en profondeur les relations d'une part, entre activités criminelles et organisations criminelles, et d'autre part, entre pratiques mafieuses et mafia, en mettant en évidence les liens entre la criminalité et le contexte social, ceux entre activités légales et illégales, et enfin, ceux entre groupes criminels, acteurs sociaux et institutions (Santino 2006).

Selon le "paradigme de la complexité" de Santino,

> la mafia est un ensemble d'organisations criminelles, dont la plus importante mais pas la seule est *Cosa Nostra* (la mafia sicilienne), qui agissent au sein d'un vaste et ramifié contexte relationnel, en dessinant un système de violence et illégalité dans le but de l'accumulation du capital et de l'acquisition et gestion de positions de pouvoir, qui se serve d'un code culturel et se profite d'un certain consensus social (Santino 2006, p. 246).

Cette définition de Santino nous permet d'étudier les organisations criminelles dans leur dimension humaine réelle et dans leur relation avec le contexte social dans lequel elles opèrent. Mais surtout il nous aide à focaliser sur les aspects centraux des mafias, c'est-à-dire l'accumulation du pouvoir économique et les stratégies politiques et sociales pour les mettre en place.

Pour Santino (2007), l'histoire des phénomènes mafieux est caractérisée par l'alternance entre continuité et transformation, rigidité formelle et élasticité afin de s'adapter aux nouveaux contextes. Le "paradigme de la complexité" dépasse la majorité des recherches sur les organisations criminelles et étudie les mafias comme industries/entreprises et institutions, comme des organisations hiérarchiques et une façon d'interagir dans la société qui va bien au-delà de l'appartenance aux familles mafieuses. Dans ce contexte «les opportunités pour les criminels organisés naissent autant sur le terrain des économies périphériques, en crise et destinées à un sous-développement ultérieur, que sur des zones centrales pleinement développées» (Santino 2006, p. 247). Pour ces raisons, le phénomène mafieux est à aborder comme un «prisme à plusieurs faces» (*Ivi*, p. 246), qui présente des aspects criminels, sociaux, économiques, politiques et culturels, mais qui est profondément enraciné dans les dynamiques de l'économie de marché capitaliste de notre société.

Le contexte relationnel dans lequel les groupes mafieux agissent est façonné par des rapports de parenté, d'amitiés, de complicité, d'intérêts communs donnant naissance à un "bloc social" qui traverse la société dans son ensemble. Cette composition criminelle hétérogène inclut autant les classes sociales les plus défavorisées que les classes moyennes et celles très âgées. Par conséquent, on trouve, au bas, les classes défavorisés (sous-prolétaires, chômeurs etc..) qui travaillent dans les activités illégales ou légales comme main-d'œuvre précaire et, en haut, les professionnels des classes moyennes et âgées (avocats, conseillers financiers, médecins, experts comptables, notaires etc..) qui viennent en aide aux mafieux qui partagent des intérêts communs (De Biase 2011, 2014b; Briquet, Favarel-Garrigues 2008; Santino 2007).

Dans ce "bloc social" la valeur des différentes composantes n'est pas équivalente, mais il y a une sorte de reproduction des mêmes rapports de force et de pouvoir qu'on peut trouver ailleurs dans la société. En fait, la fonction dominante est exercée par les sujets légaux/illégaux (entrepreneurs, politiciens, responsables des institutions, membres des administrations publiques, professionnels etc...) que Santino décrit comme "bourgeoisie mafieuse" (Santino 2006).

Ce concept à l'origine du pouvoir mafieux avait déjà été clairement saisi par Leopoldo Franchetti (politicien très important de la droite historique italienne), au lendemain de l'Unité de l'Italie dans son travail sur la Sicile. Il écrivait à propos des chefs de mafia, qu'ils étaient des «trublions de la classe moyenne» ou des personnes de la classe aisée qui, par rapport aux «trublions de la classe subalterne» qui exécutaient les délits, incarnaient la partie des capitalistes ou des entrepreneurs (Franchetti 1877).

Même des autres auteurs, comme Sciascia (1970) et Mineo (1970), ont parlé de près ou de loin de "bourgeoisie mafieuse", "bourgeoisie capitalistique-mafieuse" ou d'une «catégorie sociale, sinon d'une classe, que l'on peut généralement définir comme bourgeoise, bourgeoise-mafieuse plus exactement» (Sciascia 1970, p. 77) qui s'est formé dans le contexte sicilien. Ce concept, à mon avis, vise à analyser le point le plus important de la formation des organisations criminelles, c'est-à-dire les dimensions économiques et relationnelles, qui ont été trop rarement employées dans les études sur les mafias.

La catégorie de "bourgeoisie mafieuse", comme on peut la trouver chez Santino, aide à comprendre deux phénomènes à propos des mafias:

1) le système relationnel dans lequel les groupes criminels organisés sont enracinés et se déplacent et sans lequel ils ne pourraient pas agir ou même avoir le rôle fondamentalement important qu'ils ont dans la société (Santino 2006);
2) le rôle de la violence privée et de l'illégalité au sein des processus d'accumulation et de formation des relations de domination et de subordination (Braudel 1979; Vercellone, Lebert 2001).

La violence et l'illégalité, comme a éclairci Marx (1872) dans le premier livre du *Capital*, ont toujours eu un rôle décisif au sein des processus d'accumulation et dans les relations sociales dans les phases historiques qui ont mené à la transition du féodalisme au capitalisme (*Ibidem*). Ce constat peut aussi aider à comprendre les plus récentes transformations de l'affirmation du fordisme au post-fordisme jusqu'à la mondialisation néolibérale

(Wallerstein 1978; Harvey 2005). Ces phases, dans certains territoires, ont déclenché la naissance ou la formation de phénomènes mafieux qui, au fil des années, ont acquis une grande capacité d'adaptation aux différents scénarios sociaux et ils ont acquis une richesse énorme. Les histoires de la Mafia en Sicile ou de celles russes après la chute du mur de Berlin, illustrent parfaitement ce raisonnement (Saint-Victor 2012). De cette manière, les dynamiques d'accumulation primitive basées sur l'expropriation et l'exercice de la force et de la violence se sont reproduites à plusieurs reprises soit dans l'histoire des mafias que dans l'histoire du capitalisme (Vercellone, Lebert 2001).

Ces théorisations contredisent les paradigmes libéraux sur lesquels s'appuient la majorité des courants d'études sur les mafias que j'ai illustrés précédemment. Bref, selon les postulats fondateurs de l'économie politique et la philosophie politique libérale les processus d'accumulation primitive représenteraient le stade primordial du capitalisme où les lois du marché n'étaient pas encore établies. Dans ce cadre, les activités mafieuses, ainsi que les différentes formes prédatrices et/ou criminelles propres à l'accumulation primitive du capital, ne peuvent être considérées que comme des produits de la violation des lois du marché ou d'une société restée à la marge du développement capitaliste. Ici, les mafias tendent à être analysées comme le produit de forces socio-économiques et de modèles culturels incompatibles avec les valeurs et l'éthique du capitalisme. Donc, on se trouve encore une fois en présence des stéréotypes sur les mafias dont j'ai longuement parlé.

Par contre, l'histoire du capitalisme a montré tout autre chose et a éclairci, comme cela a été remarqué par Marx (1872) et, ensuite, par Braudel (1979; 1988), que le véritable capitalisme se manifeste par une violation systématique des lois du marché idéalisées par l'économie politique libérale. Donc, pour reprendre l'expression de Braudel, le domaine par excellence du capitalisme est une zone de "contre-marché", dans laquelle domine «le règne de la débrouille et le droit du plus fort. C'est là que se situe par excellence le domaine du capitalisme – hier comme aujourd'hui, avant comme après la révolution industrielle» (Braudel 1979, T. II, p. 197).

En réalité, la simple observation empirique de l'histoire est suffisante pour constater comment les pratiques de l'accumulation dite extraordinaire du capital, au sens de Weber (1967), sont bien loin d'appartenir à une époque révolue et d'avoir été remplacées par les méthodes de l'accumulation ordinaire du capital.

Sur ce point il est important de s'arrêter parce que les dynamiques capitalistes d'accumulation de richesse représentent le cœur des pouvoirs ma-

fieux et de celle que Santino (2006) appelle «bourgeoisie mafieuse», qui agissent comme des acteurs visant à accumuler du profit de manière endogène aux processus d'accumulation de l'économie de marché capitaliste, en se mettant en réseaux avec d'autres acteurs sociaux et institutionnelles.

De ce point de vue, à l'instar de Vercellone et Lebert (2001), l'analyse de l'accumulation primitive du capital livre quelques enseignements majeurs concernant le rapport entre "bourgeoisie capitaliste" et "bourgeoisie mafieuse" et entre "entrepreneurialité capitaliste" et "entrepreneurialité mafieuse".

En effet, les protagonistes du développement du "capitalisme de l'Occident moderne" étaient, dans leur grande majorité, des figures qui ont très peu eu à voir avec le portrait de l'entrepreneur décrit par Weber, c'est-à-dire «des hommes avant tout sobres et sûrs, perspicaces, entièrement dévoués à leur tâche, professant des opinions sévères et des stricts principes bourgeois» (Weber 1967, p. 72), et menant des activités entrepreneuriales ayant pour objectif l'enrichissement individuel fondée sur le respect scrupuleux des normes morales et juridiques. Au contraire, le portrait de l'entrepreneur qui fait son ascension au sommet du pouvoir économique, autant en Europe que dans l'histoire des Etats-Unis, est souvent à rapprocher avec celui des spéculateurs téméraires et sans scrupules, des aventuriers économiques qu'Arlacchi (1983), à la suite de Weber (1967), «voudrait considérer comme une manifestation primitive, secondaire et de toute manière étrangère au sens du devoir et du sacrifice de "l'éthique protestante" qui imprégnerait l'esprit du capitalisme productif industriel» (Vercellone, Lebert 2001, p. 12). Dans ce cadre, toujours à l'instar de Vercellone et Lebert (*Ibidem*) «la figure de l'entrepreneur à l'origine de la constitution de la grande ferme enclose, par exemple, se trouve-t-elle aux antipodes de la figure du citoyen propriétaire, dont la propriété serait issue du travail individuel».

De cette manière,

> la bourgeoisie mafieuse des Gabellotti[1] au centre de la première mafia agraire en Sicile, ressemble en beaucoup d'aspects à la bourgeoisie du mouvement des *enclosures* en Angleterre. Elle a reproduit les méthodes prédatrices et

1 Les Gabellotti étaient les gérants des terres de l'aristocratie sicilienne qui, lors de l'Unité de l'Italie appuyèrent l'avancée des troupes du Nord en se détachant de l'aristocratie qui étaient restée attachée aux pouvoir des Bourbons. C'est à ce moment là, qu'ils exproprient, par la force et ensuite avec la légitimation du nouvel Etat italien, les terres à l'aristocratie en devenant une nouvelle classe de bourgeoisie agraire.

> parasitaires par lesquelles la bourgeoisie anglaise des *enclosures* avait impulsé la transformation capitaliste des campagnes, en s'appropriant des terres tout d'abord sur une base d'une initiative essentiellement privée et illégale, puis avec le soutien et l'encouragement de l'Etat (*Ibidem*).

En effet, en Angleterre, comme dans le Sud de l'Italie, les *enclosures* ont constitué sans doute une des modalités principales de l'accumulation primitive du capital et de la transformation capitaliste des rapports sociaux dans les campagnes qui dans un contexte a donné naissance à une "bourgeoisie qui est devenue industrielle" (*Ibidem*) et dans un autre contexte a engendré une "bourgeoisie mafieuse" (Santino 2006). En tout cas, les deux sont issues des mêmes processus capitalistes d'accumulation.

J'insiste sur ces dynamiques d'accumulation des mafias au sein de l'économie de marché capitaliste parce que très souvent on pense que l'accumulation des richesses des mafias est le résultat exclusif des trafics illégaux, du racket et d'autres pratiques criminelles. Ces pratiques sont certainement des aspects à analyser et qu'il ne faut pas oublier, mais la force majeure des pouvoir mafieux provient, à mon avis, à l'intérieur des dynamiques économique du capitalisme. Un autre exemple de ce que je suis en train d'analyser se trouve au milieu des processus de reconstruction qui ont caractérisé le second après-guerre au Sud de l'Italie où les mafias ont dirigé, après avoir appuyé le débarquement des Américains en Sicile (Hobsbawm 1959), le développement d'une partie de l'Italie en gagnant des richesses énormes dans le secteur de la construction ou en réprimant tous les mouvement sociaux, comme celui des paysans, qui revendiquaient leur droit à la terre etc. (*Ibidem*). Au cours des décennies, on peut retrouver continuellement ce genre de dynamiques qui marquent l'histoire des mafias du XIX siècle jusqu'à aujourd'hui, pas seulement en Italie, mais aussi aux Etats-Unis, au Canada, en Allemagne, en Belgique etc. Donc, à l'aune de ces réflexions, le développement des mafias modernes trouve son point de force dans l'économie légale, plus particulièrement dans le secteur du bâtiment et des travaux publics, dans la gestion des terres et dans leurs relations avec les élites politiques, économiques et sociales (De Biase 2011, 2014b; Santino 1994).

Donc, les mafias, comme on les connaît aujourd'hui, sont nées avec notre modernité capitaliste libérale et elles ont grandi et se sont renforcées dans notre société démocratique (Saint-Victor 2012). De cette manière, l'enracinement des mafias en Italie et à l'étranger est presque toujours basé (comme beaucoup d'enquêtes judiciaires l'ont démontré) sur des relations très étroites entre les élites entrepreneuriales, politiques, institutionnelles

et professionnelles locales et les pouvoirs mafieux qui tentent d'occuper l'espace social et politique afin maximiser leurs profits économique (Reski 2008; Kokoreff, Peraldi, Weinberger 2007). Ce système relationnel mis en place par la "bourgeoisie mafieuse" (Santino 2006) envisage tous les aspects concernant les mafias et sans lesquels ces dernières ne pourraient pas exister et mener leurs activités les plus importantes, hier comme à l'époque de la mondialisation.

6. *Conclusion*

Au cours des sections précédentes j'ai essayé de montrer le lien de longue durée entre certains postulats discriminatoires sur le Sud de l'Italie et des stéréotypes très courants employés pour analyser la force d'enracinement et de diffusion des mafias italiennes (Hess 1970). Evidemment, j'ai pris en considération seulement une partie très circonscrite de travaux scientifiques sur les mafias qui, à mon avis, montrent fortement ce genre de liens en marquant le débat publique sur ce phénomène social.

Le fil rouge de ces pages amène à l'analyse critiques d'approches très différents, de ceux de l'anthropologie positiviste à ceux plutôt culturalistes sur la mobilité des italiens à l'étrangère, jusqu'à arriver aux travaux plus ciblés sur le déplacement des mafias.

Ce qui m'intéressait mettre en évidence c'est la présence de nombreux point communs entre travaux totalement différents, du point de vue des perspectives et des époques, qui reposent ou retombent, d'une manière ou l'autre, sur une idée ethnicisante du Sud de l'Italie et par la suite des mafias (Sterling 1990; Gambetta 1993; Varese 2011). De cette manière, j'ai essayé de décrire comme la cristallisation de ce genre de stéréotypes er préjugés sur la dichotomie mafias/Sud de l'Italie, est toujours à l'aune sur la scène contemporaine où le cas du roman *Gomorra* de Roberto Saviano (2006) représent un des exemples le plus éclatant des dernières années (De Biase 2014a; Santino 2011; Dal Lago 2010).

Dans ce cadre, j'ai proposé une approche théorique différente qui se penche sur une analyse marxienne des phénomènes mafieux et visent à lire ces derniers comme formes endogènes à l'accumulation de capital dans l'économie de marché capitaliste (Vercellone, Lebert 2001).

Cette approche ne se penche pas sur l'analyse des mafias à travers de présumées spécificités culturelles méridionales, ou comme des phénomènes qui se développent en l'absence de l'Etat ou dans des endroits

qui ont une sorte de prédisposition à accueillir les pouvoirs mafieux etc.., mais tend à éclaircir l'hégémonie des mafias sur des territoires entiers en montrant les relations structurelles qui les lient aux processus d'accumulation de l'économie de marché capitaliste et aux élites socio-économiques et politiques. Ces dernières visent à une maximisation du profit et à l'instrumentalisation du territoire comme moyen d'enrichissement et instrument de contrôle des classes subalternes (De Biase 2011).

A partir de là, j'ai aussi proposé, en me référant au "paradigme de la complexité" (Santino 2004), de considérer les mafias comme une organisation criminelle et un système de rapports "transclassistes" qui tient grâce à un vaste réseau de "bourgeoisie mafieuse" (Santino 2006). En effet, les mafias offrent, en même temps, des possibilités concrètes que ce soit dans les hautes sphères de la société qui gardent un rôle central ou dans les classes subalternes, qui voient souvent l'affiliation à la mafia comme la seule possibilité de survie, d'honorer ses dettes ou de réussite sociale (De Biase 2011).

En conclusion, ces théorisations sont un point de départ fondamental pour développer des recherche qui visent à analyser l'enracinement et le développement des mafias en Italie comme à l'étranger en mettant en discussion le système d'inégalité dans lequel on vit et dans lequel la mafia reproduit ses formes d'accumulation et ses réseaux sociaux (De Biase 2014b).

Les mafias ne sont pas une chose "à part" ou "en dehors" de notre société. C'est pourquoi il faut enquêter sur tous les rapports de force qui reproduisent et maintiennent les pouvoirs mafieux au sein de nos démocraties. Le défi scientifique et politique devra être celui d'approfondir les analyses sur les mafias et la lutte contre ces phénomènes au-delà des paradigmes libéraux qui tendent à les approcher de manière culturaliste, criminalisante et surtout déconnectée des mécanismes de l'économie de marché capitaliste. Dans ce cas, il y aura toujours le Sud de l'Italie, le système politique italien, une Little Italy ou un criminel italien immigré pour falsifier l'explication de ces complexes phénomènes sociaux.

Par contre, il faut regarder au milieu des processus de l'économie de marché capitaliste et leurs articulations dans la structure des démocraties libérales pour comprendre le fonctionnement des pouvoirs mafieux. C'est pour cette raison que s'il faut envisager une lutte sérieuse contre les mafias, il faudra en même temps se battre pour une société plus juste et, par cette voie, on sera sur la bonne route pour mener un coup mortel aux pouvoirs mafieux. J'ai toujours soutenu que moins de capitalisme signifie moins de

mafias et le résultat équivaut à plus de justice sociale, à Palerme comme à Naples, à Berlin comme à Montréal, à Londres comme à New York.

Marco De Biase
Université Libre de Bruxelles, Université de Liège
(marcodebiase85@gmail.com)

Références

Arlacchi P., 1983, *La mafia imprenditrice: l'etica mafiosa e lo spirito del capitalismo*, Bologna, Il Mulino.

Banfield E. C., 1958, *The Moral Basis of Backward Society,* New York, Free Press.

Bauman Z., 2000, *Liquid Modernity*, Cambridge, Polity Press.

Braudel F., 1979, *Civilisation matérielle, économie et capitalisme, XV-XVIII siècle*, 3 tomes, Paris, Armand Colin.
Id., 1988, *La dynamique du capitalisme*, Paris, Flammarion.

Briquet J. L., Favarel-Garrigues G., (dir.), 2008, *Milieux criminels et pouvoir politique: Les ressorts illicites de l'État*, Paris, Khartala.

Castells M., 2011, *The Rise of the Network Society: The Information Age: Economy, Society, and Culture*, London, John Wiley & Sons.

Dal Lago A., 2010, *Eroi di carta: il caso Gomorra e altre epopee*, Roma, Manifestolibri.

De Biase M., 2011, *Come si diventa camorristi: la trasformazione di una società meridionale*, Messina, Mesogea.
Id., 2014a., *Roberto Saviano et le mythe du héros. Les critiques de Gomorra et la criminalité organisée en Italie*, in «Revue radical», n. 1, consultable au link http://www.centroimpastato.com/roberto-saviano-et-le-mythe-du-heros-les-critiques-de-gomorra-et-la-criminalite-organisee-en-italie/..
Id., 2014b, *Mafia Practices and Italian Entrepreneurial Activities in the Belgian Food Sector. Research Objectivies*, in «The European Review of Organised Crime», vol. 1, n. 2, pp. 81-96.

de Saint Victor J., 2012, *Un pouvoir invisible: Les mafias et la société démocratique*, Paris, Gallimard.

Finjaut C., Paoli L. (eds.), 2004, *Organised Crime in Europe: Concepts, Patterns and Control Policies in European Union*, Dordrecht, Springer.

Franchetti L., 1877, *La Sicilia nel 1876*, Palermo, G. Barbèra.

Gambetta D., 1993, *The Sicilian Mafia: The Business of Private Protection*, Cambridge MA, Harvard University Press.

Gans H. J., 1982, *Urban villagers*, New York, Simon and Schuster.

Gramsci A., 1970, *Quaderni del carcere*, Torino, Einaudi.

Harney R. F., Scarpaci V., 1981, *Little Italies in North America*, Toronto, Multicultural History Society of Ontario.

Harvey D., 2005, *A Brief History of Neoliberalism*, Oxford, Oxford University Press.

Hess H., 1970, *Mafia. Zentrale Hersrschhaft und Lokale Gegenmacht*, Tübingen, JCB Mohr.

Hobsbawm E. J., 1959, *Primitive rebels: Studies in archaic forms of social movements in the 19th and 20th centuries*, Manchester, Manchester University Press.

Ianni F., Ianni E., 1972, *A Business Family: Kinship and Social Control in Organized Crime*, New York, Russel Sage Foundation.

Lombroso C., 1876, *L'uomo criminale*, Milano, Hoepli.

Lynn R., 2010, *In Italy, north–south differences in IQ predict differences in income, education, infant mortality, stature, and literacy*, in «Intelligence», vol. 38, n. 1, pp. 93-100.

Luconi S., 2001, *From Paesani to White Ethnics: The Italian Experience in Philadelphia*, Albany, State University of New York.

Marx K., 1872, *Capital*, traduction par Joseph Roy, Paris, Maurice Lechatre.

Mineo M., 1995, *Scritti sulla Sicilia*, Palermo, Flaccovio.

Moe N., 2002, *The view from Vesuvius: Italian culture and the southern question*, Berkeley, University of California Press.

Niceforo A., 1898, *L'Italia barbara contemporanea: (studi ed appunti)*, Milano, Remo Sandron.

Petrillo A., 2011, *Napoli globale: discorsi, territorio e potere nella città plebea*, in Palidda S. (a cura di), *Città mediterranee e deriva liberista*, Messina, Mesogea, pp. 45-70.

Pitrè G., 1913, *La famiglia, la casa, la vita del popolo siciliano*, Palermo, Forni.

Putnam R. D., 1993, *Making Democracy Work: Civic Traditions in Modern Italy,* Princeton, Princeton University Press.

Reski P., 2008, *Mafia: Von Paten, Pizzerien und falschen Priestern*, München, Droemer Verlag.

Reuter P., 1987, *Racketeering in legitimate industries. A Study in the Economics of Intimidation*, Santa Monica, The RAND Corporation.

Ruggiero V., 1996, *Economie sporche: le imprese criminali in Europa*, Torino, Bollati Boringhieri.

Sanfilippo M., Palidda S. (a cura di), 2012, *Emigrazione e organizzazioni criminali*, in «Asei Archivio storico dell'emigrazione italiana», vol. 8, n. 12, consultable au link http://www.asei.eu/it/2012/06/emigrazione-e-organizzazioni-criminali-di-matteo-sanfilippo-e-salvatore-palidda/.

Santino U., 1994, L*a mafia come soggetto politico*, Palermo, Centro Siciliano di Documentazione "Giuseppe Impastato".
Id., *Dalla mafia alle mafie. Scienze sociali e crimine organizzato*, Soveria Mannelli, Rubbettino.
Id., 2011, *Don Vito a Gomorra*, Roma, Editori Riuniti.

Saviano R., 2006, *Gomorra. Viaggio nell'impero economico e nel sogno della camorra*, Milano, Mondadori.

Schneider J. (ed.), 1998, *Italy's "Southern Question": Orientalism in One Country*, New York, Bloomsbury Academic.

Shelley L., 1999, *Identifying, counting and categorizing transnational criminal organisations*, in «Transnational organized crime», n. 1, pp. 1-18.

Sciascia L., 1970, *Appunti su Mafia e Letteratura*, in «Nuovi Quaderni del Meridione», n. 5, pp. 118-126.

Sterling C., 1995, *Crime Without Frontiers: the Worldwide Expansion of Organized Crime,* London, Werner books.

Varese F., 2011, *Mafias on the Move: How Organized Crime Conquers New Territories,* Princeto, Princeton University Press.

Vercellone C., Lebert D., 2001, *La mafia comme expression endogène de l'accumulation du capital*, in «Cahiers de Maison des Sciences économiques», n. 58, pp. 1-36.

Wallerstein I., 1984, *The politics of the world-economy: The states, the movements and the civilizations*, Cambridge MA, Cambridge University Press.

Weber M., 1967, *Economie et société*, Paris, Plon.

Weinberger M., Kokoreff M., Péraldi M., (eds.), 2007, *Économies criminelles et mondes urbains*, Paris, Khartala.

Whyte W. F., 1943, *Street Corner Society: The Social Structure of an Italian Slum,* Chicago, University of Chicago Press.

Williams P., 2001, *Transnational Criminal Networks*, in «Networks and netwars: the future of terror, crime, and militancy», vol. 1382, n. 61, pp. 61-97.

Zorbaugh, H. W., 1929, *The gold coast and the slum*, Chicago, University of Chicago Press.